

Festival du nouveau cinéma latino-américain de La Havane À Cuba, les héros sont fatigués

Gilles Marsolais

Numéro 48, mars-avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, G. (1990). Festival du nouveau cinéma latino-américain de La Havane : à Cuba, les héros sont fatigués. *24 images*, (48), 54-55.

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA LATINO-AMÉRICAIN DE LA HAVANE

À CUBA, LES HÉROS SONT FATIGUÉS

par Gilles Marsolais

Unique en son genre, le Festival de La Havane (4-18 décembre) cible exclusivement l'Amérique latine et les Caraïbes, mais accueille occasionnellement la projection de films produits à l'extérieur de cette aire culturelle ou géographique mais dont le propos s'y rattache directement. En principe, tous les cinéastes ou vidéastes latino-américains qui le désirent peuvent y présenter leurs œuvres puisqu'il leur est souvent très difficile de les montrer dans d'autres festivals, et cette disposition, à laquelle échappent cependant les films de la compétition officielle, correspond au caractère populaire de la manifestation. En cela, elle répond à un besoin évident, autant pour les cinéastes que pour le public cubain avide d'ouverture et désireux de briser son insularité. Au total: quelque 80 films de fiction, 60 documentaires et une trentaine de films d'animation, auxquels s'ajoutent une centaine de vidéos et près de 150 produits télévisés. En outre, des séminaires, consacrés notamment au cinéma latino-américain des années 30, 40 et 50, des tables rondes, des conférences, des expositions et divers

événements parallèles complètent le tout.

Conçu par et pour les Latins, cet événement constitue donc un monde en soi. Les rares Européens ou Nord-Américains qui ont la chance d'y plonger y trouvent une excellente occasion de tâter le pouls véritable de cette production, autrement qu'au travers des sélections pré-digérées de quelque festival «gringo», et de le faire dans un cadre décontracté empreint d'une gentillesse et d'une générosité rares. Dans un tel contexte, les événements extra-cinématographiques prennent un relief singulier et deviennent aussi importants et significatifs que les films mêmes auxquels ils renvoient parfois. Les images de *Papeles secundarios* surgissent spontanément devant le spectacle de 5 000 Cubains, au théâtre Karl Marx, qui applaudissent debout et à tout rompre les chansons contestataires de Sylvio Rodriguez et surtout de Carlos Varela qui, à l'intérieur de l'étroite marge de manœuvre qui leur est impartie, dénoncent les privilèges des uns et les privations des autres et qui scandent le mot «liberté» au détour de chacune de leurs revendications.

Spectacle inimaginable il y a à peine quelques années et dont l'écho se prolonge au Musée d'art moderne à travers les œuvres de ces artistes tout aussi contestataires exposés dans le cadre de la Biennale d'art latino-américain. À travers des fresques qui s'inspirent de la bande dessinée ou au moyen d'assemblages qui établissent une analogie avec la religion, ils pointent du doigt d'une façon explicite et sur le mode de l'ironie mordante, en détournant de leur mandat des citations classiques, les travers de la société cubaine, les héros et les mythes révolutionnaires qui, à leur yeux, semblent avoir fait leur temps. Soufflant! Est-ce le fait d'une simple marginalité tolérée ou le signe d'une mutation à venir plus importante? Seuls des Cubains pourraient répondre.

Pour ce qui est de l'événement en soi, aucune ligne directrice ne se dégage avec précision de l'ensemble si ce n'est la confirmation de la resurgente d'un cinéma argentin d'un excellent niveau: *Les dernières images du naufrage* d'Eliseo Subiela a rallié tous les cœurs, alors que *Permiso par pensar* d'Eduardo Mellij, axé sur la figure de Peron,

de l'après-guerre au début des années 60, impose un irréfutable point de vue critique à l'aide d'archives éloquentes. Par ailleurs, si le Portoricain Jacobo Morales parvient à nous intéresser avec *Lo que paso a Santiago*, le Bolivien Jorge Sanjines déçoit dans son illustration de la fidélité aux origines et du respect de la collectivité (*La nation oubliée*), alors que le cinéma cubain traverse lui-même un mauvais moment: la promesse des fleurs se trouve ailleurs que dans les productions très officielles dans lesquelles les dirigeants cubains fondent beaucoup d'espoir.

Il semble loin l'enthousiasme des années 60 où les arts et la révolution s'épaulaient. Ou bien les héros sont fatigués, ou bien les voies de la création sont balisées de façon telle que les cinéastes choisissent le conformisme, notamment en se tournant vers le passé, avec des films tels que *Vals de la Habana Vieja* de Luis Felipe Bernaza ou *La bella del Alhambra* d'Enrique Pineda qui rivalisent dans l'application servile des pires clichés. Et quand un cinéaste ose actualiser son propos, il le fait d'une façon timide, en en-



Les dernières images du naufrage d'Eliseo Subiela

tretenant un décalage évident entre l'image et la réalité, et selon une stratégie narrative positiviste, comme dans *Bajo presión* de Victor Casaus.

Pour sa part, tout en faisant preuve d'une certaine audace, en incitant à une lecture parabolique, *Papeles secundarios* d'Orlando Rojas, dont l'action se déroule dans le milieu du théâtre, n'échappe pas à une certaine maladresse. Les problèmes entre les membres de la troupe, fondés sur l'envie, la corruption, la manipulation et la désillusion évoquent d'une façon à peine voilés ceux de la vie quotidienne. Ainsi, une séquence où un inspecteur est pris en flagrant délit d'avoir volé quelques oranges, denrée rare pour le menu peuple, acquiert une valeur de symbole, mais malheureusement elle est ratée au plan dramatique. Un scénario inutilement compliqué, une mise en scène et un jeu inégal des acteurs réduisent la portée de ce film qui contient pourtant de belles échappées, notamment lorsque sur le toit d'un immeuble ou au bord de la mer, dans des séquences antonioniennes, les membres de la troupe dénoncent le puritanisme idéologique

et manifestent ouvertement leur besoin de liberté en évoquant la fin de leur adolescence au début de la Révolution: «J'ai probablement été la première jeune fille communiste en mini-jupe du temps où les garçons avaient les cheveux longs», dit l'une. «On était alors ce que l'on voulait, on était habité par la joie de vivre, même en uniforme!», lui répond son écho. La finale laisse un goût amer par l'évocation de l'ami poète, Enrique, mis à l'écart par le régime puis condamné à l'exil pour avoir publié quelques poèmes jugés «décadents» dans les années 60 et qui s'était mal défendu en traitant le fonctionnaire qui le talonnait de «maoïste révisionniste». En le comparant à Maïakovski, son amie dit de lui: «Il était tourmenté parce qu'il était honnête». Ce film parabolique se termine par l'assassinat du metteur en scène, arriviste et conformiste, par Pablo qui incarne la jeunesse, le sang neuf dans la troupe...

Par contre, s'il est stimulant au niveau de sa proposition initiale (des jeunes sont projetés dans leur propre futur à travers la médiation d'un vieil homme vu à la télévision et rencontré

par hasard dans un parc), *La vida en rosa* de Rolando Diaz ne livre pas vraiment la marchandise: il fait du sur place en exploitant une «modernité» peu naturelle avec force gadgets.

Les films cubains les plus stimulants se trouvent ailleurs que dans ces productions officielles, comme dans *La soledad de la jefa de despacho* de Rigoberto Lopez. Un film de 24 minutes constitué d'un seul plan-séquence cernant la chef de cabinet, à l'air sévère, chez elle, passant d'une pièce à l'autre et faisant part de son désarroi au spectateur hors champ. Un long soliloque devant la caméra qui ne la quitte qu'un bref instant, alors qu'elle va fourrager dans sa cuisine, comme si la caméra attendait sur le seuil qu'elle en ressorte pour la traquer à nouveau, jusqu'à l'aboutissement final, sublime, dans son garage où explose le ridicule de sa situation. Une prouesse technique et une excellente interprétation de Daisy Granados: un cinéaste à suivre.

Même en étant proportionnellement sous-représentés, quelques films faits par des femmes ont fait bonne figure dont les mexicains *El secreto de*

Romelia de Busi Cortez ou *Lola*, premier long métrage de Maria Novaro qui, après un début hésitant et malgré une certaine simplification scénaristique, finit par imposer son rythme et son climat dans la description d'une relation mère-fille; *Escuchemos a las mujeres* de Rossana Lacayo, un court documentaire qui traite du problème des femmes battues, et partant du machisme, au Nicaragua; *Que alegría verte viva* de Lucia Murat (Brésil) qui traite de la torture d'une façon explicite; *Sud Africa-Cuba* d'Estela Bravo qui s'intéresse surtout à la dimension humaine de la guerre en interrogeant les familles des soldats des deux camps... Ce festival fournit donc une excellente occasion de revoir des classiques, comme *Hanoi, martes 13* de Santiago Alvarez, ou de faire des découvertes intéressantes. ■